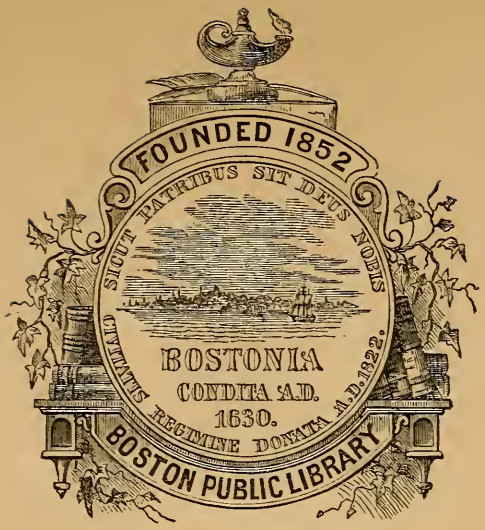
Accessions
159.830

Shelf No.
xG.3656.15

Barton Library.

Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.
Received May, 1873.
Not to be taken from the Library.



30 v

PAMPHLETS.

French Revolution.

1790

Barton Library

XB3656
.A5

157,830
May, 1878

SUPPLEMENT

AU

NOUVEAU DICTIONNAIRE

FRANÇOIS,

OU

LES BUSTES VIVANS

DU SIEUR CURTIUS

DISTRIBUÉS EN APPARTEMENS.

De l'Imprimerie du sieur MOTIER.

Et se trouve

Chez madame BAILLY, rue Trousse-Vache.

1790.

30. II.° 6.

SUPPLEMENT

AU

NOUVEAU DICTIONNAIRE

FRANÇOIS.

L'ACCUEIL que l'on a fait au nouveau Dictionnaire François, la justice qu'on a rendu au style vrai de l'auteur, me fait espérer que marchant sur ses traces, l'on voudra bien accueillir ce petit supplément que j'ai nommé sallon de Curtius.

On prévient le lecteur qu'il verra mêlé les portraits des grands hommes des siecles passés, avec ceux des héros les plus fameux de ce siecle : il s'y trouve aussi beaucoup d'illustres scélérats ; c'est un effet de la liberté et de l'égalité des conditions ; le tout est destiné à servir à l'instruction des curieux. On pourra, par cette émulation qui a animé également tous nos

héros, comparer les actions et la conduite qui ont quelque rapports entre eux par des vues également nobles et scélérates.

On a placé aux pieds de nos personnages différens animaux pour leur servir de base et d'ornement, dont le caractere, inhérent à chaque animal, peut convenir à nos modernes héros, afin de pouvoir dire, comme un auteur connu : SIC MAGNA DE PARVIS.

C'est le commis du sieur Curtius qui parle et qui montre les appartemens.

Donnez-vous la peine d'entrer, Messieurs, c'est ici le grand cabinet du sieur Curtius : rien de plus curieux ni de plus ressemblant ; il n'en coûte que deux sols pour voir une maison remplie de bustes de toutes personnes vivantes ; si vous n'êtes pas content, on vous rendra votre argent à la porte : venez vîte, Messieurs, vous verrez que

tous les traits sont bien saisis : en sortant d'ici, vous pourez voir les originaux ; ils sont à la salle du manége qui galopent après la constitution, sans bride et sans frein : rien ne peut plus les arrêter ; venez les voir, car le comité des recherches, présidé par les aristocrates, pourroit bien me faire piller : entrez, Messieurs, je vais vous expliquer tout le cabinet composé de différentes salles : nous avons laissé encore quelque séparation distincte, quoique contre l'esprit de l'assemblée ; ce n'est pas notre faute, il faut de trop grands emplacemens pour contenter tout le monde sur l'article de l'égalité des conditions ; mais par la suite, on aura lieu d'être content, car tout sera pêle-mêle.

Voici la premiere salle.

Dans cette salle, vous découvrez le Roi et la Reine, occupés à réfléchir tristement sur leur malheureuse détention et sur leur captivité : vous les voyez enfermés dans une grande cage entourée

de drapeaux, et fermée de canons, de fusils et de bayonnettes : on apprend au Roi à marcher ; et ses lisieres sont tenues par Bailly, Mirabeau, Barnave, Chapellier et le général Moutier. Ces Messieurs sont derriere la toile, ce qui vous empêche de les reconnoître ; ils ne sont qu'ébauchés ici ; mais plus bas, ils sont peints très-ressemblans.

Tout à côté du buste du Roi, est le portrait de Charles VII, semblable à Louis XVI, pour la défection de ses sujets et les troubles arrivés dans son Royaume : la fin de son regne sera-t-elle aussi heureuse que l'a été celle de Charles VII ? Ici est le buste de Marie-Antoinette, Reine des François : voyez comme l'on a peint, sur le visage de cette princesse infortunée, la grandeur d'ame, et le courage qui perce à travers la tristesse et le chagrin qui la consume : qui ne seroit ému, en voyant la situation d'une Reine, jadis adorée par ce même peuple qui la calomnie au-

jourd'hui. Digne fille de Marie-Thérese, elle a hérité de ses vertus royales ; mais elle n'a pas trouvé dans les François ces braves et fidèles Hongrois. Vous voyez à côté d'Antoinette, la femme de Henri IV, ainsi que cette malheureuse princesse; elle a vu massacrer à sa porte, dans son palais, ses plus fideles sujets ; bien differente cependant de la femme de Henri, en ce que notre Reine étoit elle-même destinée à périr sous le fer des assassins qui ont souillé son palais, et qui devoient la faire servir à assouvir leur sanglante brutalité.

Voyez à côté d'eux ce jeune enfant qui sourit en jouant avec des chaînes dorées qu'on lui présente sous toutes les formes : c'est le Dauphin qu'on accoutume de bonne heure à les connoître, à les porter, et à qui on en destine de plus grandes s'il parvient jamais au trône : ce sera comme du tems des maires du palais ; il n'aura que l'apparence d'un pouvoir que des sujets auront usurpés.

Sur la gauche, vous voyez un vilain homme pâle et l'air farouche : c'est le sieur Necker ; il tient à la main un bandeau, dont il a fasciné les yeux des François, et sourit à la perte du royaume : il plonge son autre main dans un coffre, d'où il tire nos écus qu'il embale pour le pays étranger, et qu'il remplace par des billets.

Vous voyez ce ministre entouré de papiers sur lesquels on voit écrit : MOYEN DE DÉPOUILLER LE CLERGÉ ET D'ABAISSER LA NOBLESSE. DIVISION A EXCITER DANS LE ROYAUME POUR M'EMPARER DU POUVOIR SUPRÊME..... Vous voyez cette figure tenant un masque à la main, et à côté de lui, c'est la vérité qui le lui arrache. Sur la droite du sieur Necker, est Cromwel, dont on l'a supposé longtems vouloir être l'imitateur : mais sans avoir pu y parvenir, il n'en a jamais eu l'esprit ni les talens : il n'en a gardé que les vices et la bassesse. Il a pour pié-

destal un hibou, oiseau nocturne..... Nous serons bientôt obligés de l'ôter de notre sallon, parce que comme il ne partira que quand il nous aura ruiné, au moment où l'on ouvrira les yeux, où le désespoir s'emparera du peuple, on voudra peut-être, faute de mieux, envoyer son buste à la lanterne, ce qui ne nous arrangeroit pas.

Passons à la seconde salle.

Voici, Messieurs, ce que nous nommons le sallon des nobles : vous y voyez tout le clergé dépouillé, et dont plusieurs membres sont restés sans ressource, et tous prévoyant bien qu'ils ne seront pas long-temps en jouissance du peu qu'on leur laisse.

Regardez, comme différentes municipalités s'emparent des rochets, des mossettes et des aumuces. Le peuple, qui a toujours servi de prétexte à tout, et qui est pour l'ordinaire le moins bien partagé, se dispute les calottes et les rabats. La Religion, représentée par

cette femme voilée et en priere, est foulée aux pieds par l'assemblée. Voilà l'archevêque d'Autun, qui n'a jamais su marcher droit, entouré de Juifs, qui ramassent les débris du clergé, et forment des spéculations sur les assignats. De l'autre côté, sont les députés la mître en tête, s'arrachant la crosse et les habits pontificaux, et offrant en raccourci un tableau aussi vrai que connu : on voit régner sur leur figure une joie insultante : le peuple regarde tout cela la bouche béante, et se mocque des districts en bonnets carrés, en surplis et en chappe : par terre, expirant sous le fer de leurs assassins, sont les nobles incendiés et tués : ce tableau est d'une teinte un peu brune et triste, mais il est vrai. Voyez dans le bout de la salle des gens qui apportent, distribuent des écrits, qui partent d'une salle que je vais vous ouvrir. C'est là le club des Jacobins : si vous êtes curieux de voir l'enfer et ses furies, regardez, le voici.

Mais il faut avant vous expliquer ce que renferme ce cabinet où vous voyez pour dessus de porte une guenon à sa toilette. C'est un cabinet occupé par madame Bailly, qui raccommode et rajuste ses vieux et dégoûtans appas : madame la mairesse a fait fermer cette porte par un effet de la liberté.

IIIe. Sallon.

Le club des Jacobins.

Voici le club des Jacobins. Cette salle étoit jadis un magasin de differens bustes : on les a arrangé en ordre le mieux qu'on a pu : tous ces bustes sont bons à connoître. Voici Brutus, la Fayette, Néron, Barnave, Mirabeau, Mandrin, Jacques Clément, Damien, etc. Il faut vous expliquer les différentes attitudes d'un chacun.

Cette figure pâle et blême, ce cou de grue, c'est le général Motier, qui est placé à côté de Brutus : vous voyez

à sa main différens papiers ; c'est ce qui l'occupe maintenant. Sur l'un est écrit : TREMBLEZ MILICE NATIONALE, LES ARISCOCRATES..... etc. sur l'autre : MOYENS A EMPLOYER POUR ME FAIRE DÉCLARER GÉNÉRALISSIME, CONÉTABLE ET..... En face de lui, est Hartevel, qui, dans les troubles de la patrie, s'empara de l'autorité ; mais qui, dans une sédition, fut tué par les siens. Ces yeux baissés et cette modestie cachent une ame avide d'honneur et de gloire. Au bas de son buste sont écrits ces mots : L'INSURRECTION EST LE PLUS SAINT DES DEVOIRS. Ces paroles sont tirées du cœur du général, et prononcées à l'assemblée nationale. Il a pour ornement une chouette : cet animal de mauvaise augure marche la nuit et dans les ténebres.

Voici Barnave, lisant les hauts faits ; les actes de douceur et d'humanité de Néron : il sourit à ses cruautés et écrit ses remarques. Le duc d'Aiguillon lit

dans le même livre, et il trouve la gentillesse de Néron habillé en femme si propre à ses vues, que sa tête tournée, ses yeux fixés sur le comte de Mirabeau, veulent lui exprimer un dessein que je vais vous communiquer. Il veut se procurer un costume de femme; et une fois muni de cet accoutrement, il ne poursuivra plus que son nouveau sexe : c'est aux premieres têtes qu'il en veut; il est un peu distant de Jacques Clément, de Ravaillac, de Jean Châtel; mais il s'est si fort rapproché de ces messieurs, que nous allons les mettre à côté de lui : il a la main, les pensées de Ravaillac, rédigées par Damien, au collége des Jésuites. Voici le comte de Riquetti, recevant une bourse et souriant; il est très-ressemblant : il a un habit d'Arlequin qu'il s'est fait faire dans le tems qu'il étoit frippier; cela prouve qu'il vouloit absolument s'habiller de toutes pieces, ce qu'il a bien montré depuis : mais je ne vous parlerai

pas de lui ici, il est encore dans une autre salle. J'oubliois de vous dire que ce qui sert de base au duc d'Aiguillon est la tête de Méduse, signe de l'horreur qu'il inspire à tout le monde.

Voici le duc d'Orléans donnant de l'argent à ses espions et aux différens membres de l'assemblée : il rassemble beaucoup d'écrits qu'il fait courir dans le public pour se disculper, mais il n'y réussit pas. Sa figure bourgeonnée, son air commun, sa tournure de cocher, annoncent au premier abord ce dont il n'est que trop capable : il est monté sur un mulet, signe de son caractere haineux et vindicatif : d'ailleurs, la vîtesse des jambes de cet animal désigne qu'elle lui sera bientôt nécessaire pour se sauver encore une fois à Londres, où il sera aussi méprisé qu'il est haï en France.

A gauche, car c'est toujours de ce côté là que ces messieurs se rangent, voilà les deux Lameth, le duc de Liancour : ils sont environnés de Tisiphone,

Alecto et Méjere, furies impitoyables, qui les animent et les conduisent dans leurs propos et leurs actions. L'artiste a peint sur leur figure leur scélératesse et leur ingratitude. Ils tiennent tout du Roi, ils ont toujours été bien traités par leur maître; qu'importe, aujourd'hui ils sont les ennemis les plus acharnés du trône, et de ce même Roi qu'ils devroient adorer. Leurs têtes sont ornées de serpens et de viperes, qui se placent à leurs oreilles et à l'entour de leur bouche.

A côté d'eux est Dubois de Crancé: ce gros lourdaut se croit un génie; il a la bouche béante et les yeux enflammés; c'est un enragé contre le clergé et la noblesse; sa rage contre ces deux ordres vient d'un procès que sa famille a perdu, et qui a déclaré ses ancêtres, ainsi que lui, roturiers, et même quelque chose de pis: cette affaire là est fort connue en Champagne. Depuis lors l'hydrophobie l'a gagné, il est devenu un ardent

sectateur des Jacobites ; il a pris pour arme une trompette qu'il embouche suivant le gré des enragés. Il a commencé par choquer toute l'armée, mais ensuite il s'est rangé du côté des Invalides, et a voulu faire oublier par les éloges qu'il donnoit à la vieillesse, les outrages faits à la jeunesse : entre nous, je crois qu'il se ménage une retraite. Il a pour support un sanglier qui blesse ce qu'il rencontre.

Petit Sallon du Club.

Dans ce petit sallon contre la fenêtre, est le comte de Riquetti-Mirabeau, environné de son parti : on le voit rugissant de colere de n'avoir pas exécuté les projets qu'il avoit conçus avec le duc d'Orléans. Il est dans l'attitude d'un forcené ; son ame est peinte sur sa phisionomie : lâche, poltron, mauvais fils, mauvais époux, ami perfide, ingrat, et traître même dans le crime ; il est méprisé de son parti qui attend ses décisions.

sions. C'est l'ame des enragés : il a sur la tête un lievre, signe de bravoure ; et pour piédestal un tigre la gueule béante, attendant quelque proie à dévorer.

Dans ce même lieu, est la figure chétive et caractéristique de Chapellier, perdant mille louis en une séance ; il est devant une table de jeu. A côté de la cheminée, est l'évêque d'Autun, Duport, judas Iscariote, Desrues et Rafia : ces messieurs sont en face de leurs imitateurs : la malédiction, lancée contre Chapellier, par le plus honnête des peres, le poursuit par-tout. L'évêque d'Autun, à côté de son patron, aussi traître que judas, aussi perfide que lui, s'est retourné du côté de l'ancien testament, ne croyant pas au nouveau ; l'un, suivant lui, est d'un meilleur rapport que l'autre. A côté de lui, est l'ingrat Duport qui tient tout du Roi ; l'un est traître à son Dieu, et l'autre à son Roi. L'évêque d'Autun a pour base un chat-

Le comte de Menou, empoisonneur public par ses motions et ses écrits, a placé à côté de lui Desrues, bien différent cependant de celui ci, en ce que l'un ne voulut empoisonner qu'un individu; et l'autre veut infecter, de son venin, une nation entiere; mais il faut espérer que le contrepoison sera dans le cœur de tout François, par l'amour de son devoir, de son Roi et de sa patrie. Le comte de Menou tient d'une main une plume avec laquelle il écrit, et de l'autre, un verre de poison qu'il répand sur son papier.

BOUDOIR.

Messieurs, voici la porte du boudoir, mais on ne peut y pénétrer; il n'y a pas grand chose de curieux; il n'y a pour tout meuble qu'un canapé, sur lequel est étendu madame Stael, occupée, avec plusieurs députés, des droits de l'homme et du centre de réunion de tous

les pouvoirs. Ces bustes sont tous nus : c'est la maniere dont l'illustre baronne aime voir son monde : M. Curtius en a seul la clef, et il ne l'ouvre que comme remede aux jeunes gens trop ardens. Pour dessus de porte, est une truie en chaleur.

Le sallon du bain.

J'ai heureusement la clef de cette salle. Entrez, Messieurs, voilà la baignoire dans laquelle est plongé M. Target en coëffe de nuit : l'accouchement devenant difficile, on l'a placé dans le bain. Malgré toutes ses précautions, c'est une môle dont il est accouché ; c'est un enfant qui n'a pas eu vie, et qui a trompé l'attente de toute la famille assemblée.

La cuisine.

Entrez, Messieurs, c'est ici notre derniere piece. Voyez cette nouvelle ma-

niere de faire la cuisine ; elle est analogue aux tems et aux lieux : ce sont les bustes de baucoup de députés, qui, soit par habitude ou par goût, sont entré dans l'écurie, au lieu d'entrer dans le manege ; et les voilà à manger du foin et à en remplir leurs poches ; la nation leur en fournit abondamment ; mais les vivres vont leur manquer, car les fermiers ne veulent pas d'assignats ; et je crains bien qu'ils ne soient obligés de manger des chardons.

Voilà, Messieurs, ce que votre serviteur peut faire pour votre service ; et si vous êtes content, j'espere que vous voudrez bien me donner de quoi boire à votre santé et à celle de tous les démocrates ; et sur-tout, ne parlez pas de moi aux aristocrates.

Si le public aime la vérité, s'il agrée cet ouvrage, comme madame Bailly doit nous donner des nouvelles très-détaillées sur le très-honorable membre avec lequel elle s'humanise par fois,

M. Bailly, nous continuerons à imprimer les notes qu'elle nous donnera sur ce sujet, et qu'elle distribue, elle-même, à l'hôtel de la mairie ; nous y joindrons une galerie de tableaux que nous modelerons dans le même genre que le sieur Cainedé.

Note d un Colporteur qui se trouve à la porte du sieur Curtius.

Comme nous sommes destinés au service du public, et qu'il n'entre ici que des Démocrates, le citoyen qui a eu envie de rendre public sa lettre, nous a instamment prié de la distribuer, vous engageant, Messieurs, à la méditer : elle paroît digne d'être jointe à ce petit ouvrage ; et l'excès du zele patriotique qui l'a dictée fera bien oublier ce qui pourroit en déplaire à quelques Démocrates.

LETTRE

D'UN CITOYEN TRÉS-ACTIF

DU FAUXBOURG S. ANTOINE.

De la Cazerne Saint Antoine, ce 29 Août 1790.

MONSIEUR,

Daignez m'excuser si pendant le cours de ma lettre et de notre correspondance j'omets vos titres et qualités ; n'attribuez, Monsieur, cette omission qu'au respect que j'ai pour les décrets de l'assemblée : celui sur-tout du 19 juillet, qui supprime les titres honorifiques et les armoiries, est seul capable de me faire omettre les titres qui vous sont acquis par le mérite et la prescription. Au reste, Monsieur, cette soumission aux décrets de l'auguste assemblée, ne vous prouvera que davantage le civisme qui m'anime, et la justice que je rends à vos talens et à vos qualités si précieux pour un état qui a depuis peu embrassé

avec enthousiasme et succès votre noble et utile profession : mais il est tems de commencer.

Sans la garde que je suis obligé de monter cette semaine, je me serois rendu à votre hôtel pour m'expliquer de vive voix ; mais ne le pouvant, j'ai remis à la presse le soin de vous rendre tous les éloges qui sont dus à vos talens publics et particuliers : j'ose me flatter que votre modestie ne rougira pas des complimens si bien mérités.

Il y a quelques jours que j'étois destiné à remplir vos utiles fonctions ; et quoique un honorable membre de votre société m'ait vanté vos talens, je ne pourrois leur rendre justice, comme je le fais en ce moment, si le vendredi 19 du courant m'étant rendu à votre salle d'exercice, place de Grêve, pour prendre gratis une de vos leçons, je n'avois, connu en vous, des talens au-dessus de tout éloge.

Oui, Monsieur, je vois avec intérêt

que moyennant quelques-unes de vos opérations, faites par nos honorables confreres, la constitution ira à merveille, et nous vous devrons, sans aucun doute, la régénération de nos mœurs, cette douce liberté après laquelle nous soupirons depuis si long-tems. Je ne puis plus y tenir; dusse votre modestie être choquée de mes louanges, il faut que je paie le tribut dû à l'admiration que vous m'avez inspirée.

Dès que je vous vis passer dans la rue du Roule, avec un air riant, noble et doux, debout sur une charette, voiture nationale, conduisant un pauvre malheureux qui a, dit-on, volé des vases sacrés; votre habit d'un petit bleu tendu, vos culottes de casimir extrêmement tendues, votre cocarde nationale, tout en vous sentoit un citoyen zélé pour abolir la constitution d'un aristocrate; car on ne pend plus que ceux-là, dit-on.

Permettez-moi, honorable membre, de m'interrompre pour vous faire une

question

question : Croyez-vous votre conscience en sûreté, de pendre ainsi un pauvre diable qui ne paroît pas êtte coupable ? car, qu'est-ce qu'il avoit fait ? volé seulement des vases sacrés : mais cela est une bagatelle ; car, à qui appartiennent-ils ces vases, n'est-ce pas à la nation qui salarie et entretient le clergé ? est-ce que cet homme n'est pas membre constituant de la nation ? La nation assemblée prend le bien du clergé : pourquoi ce membre isolé ne peut-il pas aussi prendre sa part ? d'ailleurs, il avoit peut-être un assignat sur ces vases. Tenez, cher camarade, je crois, le diable m'emporte, que vous avez fait périr un innocent ; car il me semble que si on a pendu cet homme qui n'a pris au clergé qu'une bagatelle, il faudroit aussi pendre ceux qui ont pris la totalité de leurs biens, et nous savons bien que cela ne peut arriver. Est-ce que Cam... Chap... Barn... Roberts... et autres, n'ont pas démontré que les biens du clergé étoient

à nous ? Est-ce que ce pauvre homme qui est maintenant pendu n'étoit pas, ainsi qu'eux, de la nation ? D'où vient donc que toujours les petits voleurs sont pendus et non les gros ? Comme cela va mal ! Il faut croire que ce sont les aristocrates qui jugent ; car dès que quelque chose va mal, on dit que ce sont eux ; et partant de là, vous seriez peut-être bien vous-même un aristocrate : d'ailleurs, on dit que ce sont ces mécréans qui ont crucifié notre Seigneur. N'êtes-vous pas un des descendans de ces malheureux qui l'ont crucifié ? Répondez-moi sur cet article, je le veux, ou.... Mais pardon, je ne puis le croire, un aristocrate ne sauroit avoir vos graces et vos talens pour pendre. Ce doute sur la mort de ce pauvre homme m'afflige cruellement : cependant il y a dans son fait quelque chose qui est bien vilain, c'est d'avoir jetté par terre les hosties consacrécs : cela est abominable ; car pour voler le clergé il avoit de bien bonnes

raisons : l'exemple et les discours. Cet homme qui étoit le perruquier de l'év... d'Au... de Chap... Cam... et autres, leur ayant entendu dire pendant qu'il les peignoit, et de plus répéter à l'assemblée, que le bien du clergé devoit nous appartenir, il a fait sa part tout de suite. Est-ce que la liberté de l'homme défend cette action. Quand à l'offense faite à Dieu, il a dit avant de mourir à plusieurs gens du fauxbourg, honnête comme moi-même, qu'il ne croyoit pas être coupable, d'autant que profaner des hosties ne tient qu'à la religion catholique, et que comme l'on ignore si ce sera la nôte, que l'assemblée n'a pas décreté si elle vouloit de celle-là : ce motif, la misere, le défaut de circulation de l'argent, le manque de numéraire, l'avoit porté à voler l'église, pour en porter l'argent à la monnoie; d'ailleurs il devoit payer un jour cette dette au curé de S. Eustache, comme le ci-devant duc d'Orléans, doit payer l'argent qu'il lui doit en aumônes, faite par

ledit curé. En parlant de ce duc d'Orléans, c'est cela qui est un fier gaillard, et un bon citoyen. Comme il est brave quand il faut se battre, et que derriere un tas de fagots, il voit passer le roi qu'on conduit à Paris ; c'est cela un homme qui donne bien la piece, et à de bonnes gens comme nous. Il falloit voir comme l'hiver, dernier l'argent rouloit dans notre fauxbourg, quand les mouchards venoient nous en distribuer : mais cela va fort mal maintenant. Cependant l'autre jour, j'ai cru que cela iroit, il faut que je vous conte cela.

Mercredi, on avoit besoin de nous, il falloït assembler tous nos citoyens : cela n'est pas difficile chez nous. En un instant tous nos bons lurons furent ramassés : à dame, il falloit nous voir quand nous avons eu bu un verre de rogome, tout vouloit se battre. Cela alloit au mieux quand je suis arrivé ; j'avois été attiré par les cris redoublés, au voleur, au voleur ! M'étant aussi-tôt transporté

dans la grande rue, j'ai trouvé un homme qu'on avoit pris sur le fait. Aussi-tôt, suivant les fonctions de ma charge, je me suis empressé à le pendre nationalement; lorsqu'un diable d'officier national me l'a arraché brutalement des mains, et on m'a dit que l'on vous le réservoit, que ce droit seul vous appartient. Cela n'est pas juste et c'est bien mal vu : car cet homme devant être jugé par le châtelet, qui ne fait pendre personne, nous aimons mieux nous-mêmes, pour la justice publique et pour nos menus-plaisirs, lui faire cette petite affaire, qui est bientôt terminée, et qui nous amuse pendant quelques instans. Pardon, honorable Membre, si j'ai voulu aller sur vos brisées, je sens bien que j'ai tort, et qu'il me faudroit juridiquement entrer pendant quelque tems en apprentissage; mais aujourd'hui qu'on a aboli les maîtrises, obligé de prendre un état qui me donna de la considération, qui fût nécessaire au bien public et à la constitution,

le vôtre m'a séduit avec tant d'enthousiasme, que si cela ne duroit pas encore quelque-tems, et que la milice nationale se mêle de nous déranger, j'irai m'associer avec vous, ou plutôt vous prier, pendant que je ne serai pas occupé au faubourg, de me donner des leçons que je vous paierai exactement en assignats, parce qu'ils ont cours dans notre quartier.

Ah! quelle différence! de ce Foulon et de ce Bertier, comme cela avoit mauvaise grace, comme ils étoient mal pendus. Quelle différence des vôtres, qui avec une grace qui a séduit toute la Nation, regardoient d'un air riant la pointe du pied gauche, avec quelle légéreté vous leur avez fait faire une cabriole sur le théâtre de la Grêve, Vestris, vraiment ne sauroit danser avec plus de grace que vos pendus. Comme la Nation a applaudi, quel dommage que le jour de la fédération, on ne vous ai pas donné une douzaine de marionettes à faire danser, devant toute la Nation, quel beau coup-

d'œil, comme les amateurs auroient vraiment été enchantés, car ce goût de la Nation se propage et continue. Que l'on dise, désormais, que le François n'est pas constant dans ses goûts. Il faut avouer que le sieur Mouthier, notre général, auroit bien du nous procurer cette satisfaction ; mais pour être juste, je crois bien que ce n'est pas sa faute, il avoit ce jour-là tant à faire et à prévoir, qu'il l'a surement oublié. Mais nous espérons bien l'année prochaine qu'il s'en souviendra pour le serment civique, du 14 Juillet. Avant que de finir, il faut vous faire part d'une nouvelle que je viens d'apprendre : on m'a assuré, honorable Membre, que cet homme que nous devions pendre mercredi, et qui doit vous être remis, n'est pas coupable; mais que c'étoit un blanchisseur qui apportoit un paquet sous son bras pour le laver. On ajoute que cela n'avoit été que fait exprès, pour nous mettre en colere, et nous faire brûler ce Châtelet qui accuse nos honorables membres de l'assemblée. Peut-on accuser

de si braves gens. Quoi de plus doux, de plus humain, de plus juste, de plus loyal que ceux qu'on nomme enragés, tels que Bar... Chap.... Rob.... d'Ai.... fi, que cela est vilain, d'accuser l'innocence même. Si je connoissois celui qui répand ce bruit, j'avoue que je le pendrois, ou plutôt, je le conduirois chez vous, pour vous prier de me donner une leçon avec un sujet capable de remplir nos vues, et étendre l'instruction, si nécessaire pour établir la liberté, le plus grand de tous les biens.

Je finis, très-honorable membre, une lettre déjà fort longue, et que votre talent auroit encore dû rendre plus volumineuse ; mais il faut que je suspende mes complimens, en attendant l'honeur de vous voir : et suis, avec le plus véritable civisme,

Honorable membre,

Votre très-humble et très-obéissant coopérateur Néronet, Directeur général du comité des reverberes et lanternes de Paris.

La Nouvelle.

1790.
[and in the order]